

LYON S'AMUSE

Paul de CHANDIEU
RÉDACTEUR EN CHEF

Journal Littéraire, Mondain, Satirique, Théâtral et Financier

Georges AUBERT

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR

RÉDACTION & ADMINISTRATION
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

ABONNEMENTS
Lyon (un an)..... 12 fr. | Départements (un an)..... 14 fr.
On reçoit les abonnements de trois et six mois
Les Annonces sont reçues au Bureau du journal. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

VENTE EN GROS
2, Rue d'Amboise, 2
LYON

LA FEMME DE NEIGE

SOMMAIRE

La Femme de Neige.....	ARMAND SILVESTRE
Célébrités lyonnaises (M. Clavel).....	LÉO RIP
Portrait pastel (Jeanne la Blonde).....	G. DUMORAIZE
L'envahissement.....	PAUL DE CHANDIEU
Le Boudoir (poésie).....	J. VATES
Echos des Quais et des Rues.....	ASMOGÉE
Nos Théâtres.....	NIERTI
Nouvelles artistiques.....	GASTON
Revue des Cirques et Casinos.....	O. FREVILLE
Charade, Enigme.....	MONTAÏR
Petite Correspondance.....	LE SPHYNX
Bulletin financier.....	X.
Feuilleton : <i>Thalie</i>	CRISPI.
	PAUL DUMAS.

Lyon s'amuse est en vente à Saint-Etienne, dépôt central chez M. CONSTANTIN, libraire, r. de la Comédie, 12, et dans tous les kiosques.
A Valence, chez M. REY, r. Saint-Félix.
A Nice, chez M. SALENGO, libraire.
A Bourgoin, chez M. BEAU, route de Grenoble.
A Grenoble, chez M. MOREL et dans tous les kiosques.
A Voiron, chez M. ROBERT, place d'Armes.

AVIS

Nous tenons à avertir le Public que nous ne sommes point la continuation d'une feuille qui a laissé après elle une odeur malsaine.

Si elle a souillé un genre essentiellement français en le trainant dans la boue de la diffamation et du chantage, nous n'y sommes pour rien.

Les tribunaux d'ailleurs ont jugé.
LYON S'AMUSE est l'œuvre de jeunes écrivains appartenant au monde des Lettres et des Arts de notre ville, et comte parmi ses collaborateurs les noms les plus honorables et les plus distingués de la Littérature moderne.

Nous prions donc nos Lecteurs et nos Lectrices de ne pas nous confondre et nos Amis de nous défendre contre une accusation qui nous est fort pénible.

La Rédaction.

LA FEMME DE NEIGE

Le discours latin soit rendu à l'amour des écoliers — ce dont je me moque, d'ailleurs, ayant passé l'âge d'en faire — si le récit que je commence n'est pas véridique en tous les points ! Et la preuve, c'est que je dirai, dans ses moindres détails, cette aventure (argument que je conseille aux menteurs pour la confusion des imbéciles) ; ainsi c'est à deux heures vingt-cinq, pour le quart, comme on dit au théâtre, à une table à droite du café Riche, la troisième de sa travée, devant deux tasses de moka matiné de martinique, un flacon de chartreuse jaune et une bouteille de kirsch, que M. le baron de Castel-Bouzin et son ancien camarade au collège de Beaucaire, Aristide Rabassou, causaient comme il suit, le 26 juillet de l'année dernière.

— Quel déjeuner, hein ! mon cher, disait M. de Castel-Bouzin, un beau sur le retour, mis avec une évidente recherche. T'es-tu régala, au moins, mon pauvre Rabassou ?

— Exquis ! répondit Rabassou, un petit dégingandé aux cheveux en broussailles, avec deux yeux noirs comme des perles de jais. Exquis, biédasé, mais pas assez d'ail dans les meringues. Allons ! coquinasse, qu'est-ce que tu as à me demander ?

— Fi ! le vilain mot, Rabassou !
— C'est que je te connais, Castel-Bouzin, continua le convive de M. le baron avec cette facon généralement trop franche des gens qui viennent de se restaurer à l'excès, et, sans reproche, mon cher, voilà bien vingt ans que je ne te vois absolument que lorsque tu as besoin de mes services. Avoue que cela est drôle de toi à moi. Car tu es riche et je suis sans le sou ; tu as une grande situation dans le monde et j'y traîne la guenille ; tu as un intérieur et je n'en ai point. Quand je pense

que tu ne m'as jamais même invité à aller chez toi !

— Mon ami, c'est que tu ne connais pas ma femme. M^{me} de Castel-Bouzin est une femme charmante, mais d'un collet-monté ! Moi, je sais ce que tu vau, mais elle ! elle ne verrait en toi que le laisser-aller de ta tenue, inguérissable bohème. Je suis sûr qu'elle ne t'adresserait seulement pas la parole, et je ne veux pas qu'un vieux compagnon comme toi franchisse mon seuil pour y être humilié !

— Tu peux me faire habiller chez ton tailleur, si cela te fait plaisir, hasarda Rabassou.

— Ah ! mon cher, mais ses habits ne t'iraient pas ! Tu perdrais ce charme indépendant que j'adore dans ta personne, ce je ne sais quoi qui te fait comme une beauté du diable. Va, reste comme tu es, Rabassou, continua M. de Castel-Bouzin avec une pointe d'attendrissement hypocrite. Tu as pris le vrai chemin dans la vie, heureux insouciant, et si c'était à recommencer...

— Ne dis donc pas de bêtises et arrivons au fait, interrompit Aristide. En quoi puis-je t'obliger ?

Les deux amis s'étaient levés et suivaient le boulevard, en poussant dans l'air chaud de petits panaches de fumée blanche, comme pour faire sentir aux passants l'haleine de leurs cigares excellents.

— Peux-tu me prêter encore ta chambre ! dit M. de Castel-Bouzin.

— Pour y recevoir une drôlesse, coquinasse ?

— Tu l'as dit, mon cher Rabassou.

— Ah ça, quand te rangeras-tu ? n'es-tu pas las de tromper ta femme ?

— C'est que tu ne connais pas M^{me} de Castel-Bouzin. Une femme charmante, je dirai plus, une grande beauté, de la distinction à revendre, de l'esprit à n'en savoir que faire, une vertu à toute épreuve avec cela...

— Eh bien, mais...

— Mon ami, une femme de neige ! Nous autres, de Tarascon, il nous faut de la passion, biédasé ! J'adore ma femme, mais je crois que je pourrais rester un mois sans lui en rien témoigner...

— Tu as de la chance, dit philosophiquement Rabassou.

M. le baron éclata de rire.

— Ah ça, Rabassou, est-ce que tu serais aussi marié ?

— Dieu merci non ! Mais j'ai des maîtresses, petit, de fort belles maîtresses ! « La maîtresse est la femme du pauvre », a dit M. Prudhomme... et je t'avoue que l'héroïne de mon dernier roman est en train d'effeuiller un peu vite les dernières roses de ma jeunesse.

— Un roman, monsieur Rabassou ! Je te disais bien que tu étais le plus heureux des hommes !

— Le fait est que c'est une drôle d'histoire...

Voilà bientôt trois mois que cela dure... N'est-ce pas que j'ai pâli ?

— Tu es rouge comme une pivoine.

— C'est cette meringue fade qui me congestionne... Enfin, voilà trois mois que cette dame, à qui j'avais rendu, au moment où elle descendait de voiture, le plus grand des services, vient régulièrement me voir, me consacrer les meilleures heures du jour, et je ne connais même pas son nom !... Au reste, tu sais que je ne suis pas curieux, et l'anonymat de ce qu'elle me donne ne me gêne en rien... Elle a le port imposant de Minerve, la noble anatomie de Vénus, une grâce parisienne avec tout cela...

— Et c'est... ?

— Une femme de feu, mon ami ! Je suis auprès d'elle comme un serpent sur la braise. Elle me consume avant l'âge. Je m'évapore comme un grain d'encens. Est-ce que je ne sens pas le brûlé ?

— En effet, ton cigare est en train d'incendier ta redingote, répondit stupidement Castel-Bouzin, qui écoutait passivement en écarquillant des yeux humides et perdus dans quelque rêve fou.

— Il faudra que j'y renonce ? conclut, avec un petit air fat, M. Rabassou.

Les deux amis venaient de tourner la rue de la Chaussée-d'Antin.

— Et quel jour monsieur a-t-il besoin de mon palais ? demanda Rabassou.

— Aujourd'hui même.

— Diable ! et à quelle heure ?

— A quatre heures... dans un moment.

— Désolé, mon pauvre Castel-Bouzin, mais c'est impossible.

— Ah ! mon Dieu !

— A quatre heures et demie sonnantes, j'attends la dame mystérieuse, et j'allais te quitter dans un instant pour aller tasser, en l'attendant, les plumes de notre nid.

— Rabassou, tu te tueras avec cette existence-là. Je ne te l'avais pas dit, mais je t'ai trouvé très changé. Après un déjeuner pareil...

— Dis donc, Castel-Bouzin, mais il me semble que toi-même...

— Moi, j'y suis habitué, et puis je ne suis pas sanguin comme toi. Te rappelles-tu, au collège ? tu avais toujours des saignements de nez.

Rabassou avait un travers mignon, il tenait extraordinairement à la vie.

— Vraiment, dit-il à Castel-Bouzin, je crois que tu as raison. Ces entremets sans épices !... je ne me sens pas très-bien. Et puis, tiens, cette liaison-là tournait à l'habitude. Je ne veux pas de chaînes, moi. Cette femme me réduirait à rien. Elle devenait maîtresse chez moi. Ne s'est-elle pas fait faire une clef de mon appartement ? J'ai encore le temps de la prévenir pour aujourd'hui, et ce sera une fois pour toutes. Tu viens de me rendre là un fameux service !... le premier.

Et, entraînant son compagnon charmé chez Péters, le sieur Rabassou y rédigea, à l'adresse de la dame trop aimante, une lettre de rupture en forme. Car, sans lui avoir dit où elle demeurait, la belle inconnue lui avait donné les moyens de correspondre avec elle par un tiers, comme cela se fait souvent entre gens qui ont des précautions à prendre.

— Elle aura le poulet dans un quart d'heure, fit-il en mettant la lettre dans sa poche. Adieu. J'ai besoin de prendre l'air. Tu connais les étres. Voici le passe-partout. Bonne chance, débauché !

Et il serra la main de Castel-Bouzin qui n'en demandait pas davantage, puis il s'en alla en chantonnant, comme ne manquent jamais de le faire, avec un à-propos exquis, les gens qui quittent une maîtresse :

Comme la plume au vent
Femme est volage !

Nous voici chez Rabassou. Rien de fastueux, mais un admirable désordre. Les rideaux fermés et ne laissant filtrer qu'une clarté douteuse ne nous permettent d'apercevoir qu'à la longue les nouveaux habitants de ce séjour modeste. Ils sont deux, mais aucun bruit ne trahit leur présence.

M. de Castel-Bouzin a le bonheur silencieux et l'extase discrète.

Tout à coup le pendule — une affreuse pendule Empire avec un Orphée en cuivre dessus — sonna quatre heures et demie.

— Ah ! dit une voix claire de femme sur le mode traînant des alanguissements.

Puis plus rien. L'ombre sans bruit.

Soudain une clef glissa furtivement dans la serrure, une dame entre brusquement et, courant à la fenêtre, écarta vivement les rideaux, comme si une jalousie secrète la poussait violemment en avant.

Il n'est rien comme le côté critique de certaines situations pour donner une grande rapidité à l'esprit. Castel-Bouzin comprit tout de suite. Cet animal de Rabassou, qui était à peu près ivre, avait gardé la lettre dans sa poche ! Sa maîtresse venait à l'heure dite !

— Excusez, madame, commença-t-il du ton le plus courtis.

Mais il resta comme anéanti et stupide. Les rideaux étaient grands ouverts, on y voyait clair dans la chambre, et la femme qui était devant lui c'était... sa propre femme.

Il eut comme un grognement rauque dans la gorge :

— Misérable !

Mais M^{me} de Castel-Bouzin avait déjà repris tout son sang-froid et mesuré d'un coup d'œil les distances. Elle était là, debout et fière, non pas comme une coupable, mais comme un juge.

— On m'avait dit que vous me trompiez, monsieur, dit-elle d'une voix ferme à son mari, et je n'en voulais rien croire. La fantaisie m'a prise, cependant, de connaître la vérité. Je vous ai fait suivre, j'ai payé ce qu'il a fallu une clef de cet appartement. J'ai maintenant des preuves. Je ne ferai pas de scandale, mais vous ne trouverez pas mauvais qu'à mon tour je prenne des amants.

Le baron était confondu de tant d'audace. Cependant Rabassou, qui avait retrouvé la lettre dans son paletot, accourait comme un fou.

— Je ne vous connais pas, monsieur, lui dit la baronne, mais veuillez me donner le bras pour sortir.

Et elle salua Castel-Bouzin avec une dignité parfaite.

Dans l'escalier, elle se jeta dans les bras de Rabassou.

— Ah ! mon ami, lui dit-elle, mon Aristide ! quel amour ingénieux est le tien ! Ce que tu as fait pour me dégoûter de mon mari est un trait sublime. Nous partirons ensemble demain.

Rabassou n'était guère moins abruti que son ami.

Il y a une morale à cette histoire, ajouta Jacques, et la voici :

Les hommes qui, d'après leurs impressions personnelles, osent dire d'une femme : « C'est un glaçon ! ou « C'est une braise ! » sont les rois des sots. Comme le feu, la neige brûle.

Armand Silvestre.

CÉLÉBRITÉS LYONNAISES

PROFILS AU FUSAIN

M. CLAVEL

S'il vous est arrivé d'assister à une séance du Conseil municipal, vous avez dû remarquer un homme de taille moyenne, maigre, légèrement voûté, enfoui dans son fauteuil, chauve, pâle, le visage encadré d'une épaisse barbe brune, parfilée d'argent : c'est M. Clavel, professeur à la Faculté des lettres et conseiller municipal.

Vêtu avec élégance, toujours ganté, on le prendrait volontiers pour un jeune homme, n'était son dos voûté ; mais M. Clavel ne doit plus compter parmi les jeunes, à l'en croire ; fréquemment il répète : voici quarante ans que je me consacre à l'enseignement du grec. C'est un helléniste consciencieux, il aime avec passion le grec, cette langue, la plus belle que l'homme ait jamais roucoulée dans ses nuits d'amour, langue trop délaissée aujourd'hui et reléguée au second plan, jusqu'au jour où on la biffera complètement des programmes.

M. Clavel se vante de son amour pour la langue d'Homère et d'Anacréon ; il y a un certain courage à cela. Avec quel plaisir il parle des hellénistes qu'il rencontre sur son chemin : les Estienne qui, au xvi^e siècle, semblaient s'être approprié le monopole de la science et naissaient savants comme d'autres naissent rois ou rôtisseurs ; Scalliger, Casaubon ; et, dans ce temps-ci, M. Egger, l'illustre auteur de l'hellénisme en France, qui vient de mourir, regretté de tous.

Logique dans sa passion pour le grec, M. Clavel voulut écrire en cette langue sa thèse de doctorat. M. Egger, son professeur à l'École normale, l'en détourna en lui représentant que le public, j'entends le public lettré, n'aborderait pas la lecture de son ouvrage, et que le jury, chargé de l'examiner, ne prendrait peut-être même pas la peine de le lire sérieusement. M. Clavel se laissa convaincre par cette juste considération et se décida à écrire en latin sa thèse sur : *Cicéron, imitateur des Grecs*.

Comme sujet de sa thèse française, il prit : *Arnould de Brescia*, le hardi novateur religieux du xii^e siècle.

M. Clavel est un des plus anciens professeurs de la Faculté des lettres de Lyon, où il occupe la chaire de littérature grecque. D'un abord facile, complaisant, il a gardé avec ses anciens élèves les relations les plus amicales. C'est un des plus sympathiques examinateurs du baccalauréat ; il suffit, dit-on, de savoir lire le grec pour être admis par lui ; et, quand, par hasard, un fort en thème lui tombe sous la main, quelle joie !

Ah ! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse.

Aussi sa vue rassure-t-elle les candidats les plus timides et les cancren les plus en-croîtés dans leur ignorance. Doux, point farouche ni décourageant, comme le sont souvent les examinateurs, il questionne en souriant les candidats qui lui répondent à leur tour le sourire sur les lèvres et sans

embarras ; tandis que d'autres, à la mine rébarbative et à la parole sèche, déconcertent, par leur rudesse, les malheureux élèves qui anonnent alors quelque bêtise ou restent bouche bée, fixant sur le colleur des yeux effarés.

M. Clavel est républicain, républicain sincère et convaincu ; il hérita la République à l'égal du grec et les mêle agréablement dans son cours. Le plus grand éloge qu'il puisse faire d'un écrivain, c'est de dire qu'il fut un démocrate. Il fit, il y a deux ans, un cours municipal sur trois démocrates athéniens : Périclès, Démosthène, et je ne sais plus quel autre.

Il me semble l'avoir entendu dire un jour, en parlant d'un auteur plus ou moins quelconque, dont j'ai oublié le nom : « il était honnête comme doivent l'être tous les vrais républicains. » On dirait qu'il a peine à croire qu'un homme puisse être vertueux ou intelligent sans être républicain.

Un jour, parlant de Duruy, il cherchait à expliquer pourquoi le savant historien avait été fidèle à l'idée napoléonienne ; sans doute, disait-il, c'était par reconnaissance. Non, c'était simplement par conviction.

M. Clavel cite volontiers les illustres exilés du Deux-Décembre : Edgard Quinet, Deschanel, Madier-Montjau, etc.

Au Conseil municipal, où il représente le 1^{er} arrondissement, M. Clavel est fort écouté. Il fait ordinairement, et avec raison, partie de la commission de l'instruction publique, fonction à laquelle il est certainement beaucoup plus apte qu'un cabaretier ou qu'un canut. Assidu aux séances, il parle rarement et ne fait pas de longs discours. Pourvu d'un mince filet de voix, il aurait de la peine à se faire entendre de ses collègues et à plus forte raison du public, si on ne l'écoutait avec recueillement, sachant que c'est un penseur qui a sérieusement approfondi la question qu'il doit traiter.

M. Clavel, ai-je dit, est républicain ; il est aussi anticlérical, et, comme tel, fait exception dans la Faculté des lettres de Lyon, Faculté point bégueule, mais non antireligieuse, et qui se fait gloire de compter dans son sein des catholiques de la valeur de MM. Heinrich, Belot et Berlioux.

M. Clavel a voté la démolition de la croix du cimetière de Loyasse. Dans un discours qu'il prononça, il y a quelque huit ou neuf mois, au Grand-Théâtre, suivant les traces de Gambetta, il lança la fameuse phrase : Le cléricalisme, voilà l'ennemi. C'est là tout son programme. Adjoint au maire de Lyon, M. Clavel est président du Sou des Ecoles laïques ; il est également président de la Société du Mariage laïque.

Rappelons, en terminant, à M. Clavel, qu'il a promis à ses électeurs du quai Saint-Vincent, lors des élections municipales, de faire construire un pont en face de l'Homme de la Roche, promesse qu'il paraît avoir totalement oubliée.

En somme, M. Clavel, malgré quelques défauts (que celui qui n'en a pas lui jette la première pierre), défauts rachetés par de nombreuses qualités, est un professeur sympathique et un édile intègre — chose rare.

Léo Rip.

Silhouette Artistique

DALBERT

Il est régisseur, administrateur,
Il est professeur au Conservatoire,
Il est très bon peintre, excellent acteur,
Il est... Bref ! il est vraiment méritore.

Partout à la fois : près du directeur,
En scène, au bureau, chez lui, je veux croire
Que l'ubiquité, don rare et notoire
Lui fut dévolue à titre flatteur.

D'esprit ferme autant que de cœur brave homme,
On n'a jamais su s'il était, en somme,
Plus carré que rond, plus rond que carré.

Grand, beau, fort, perdant des cheveux, par
Il gagne du ventre et sans peur le montre.
Le voilà, ma foi ! tout portraituré
G. Dumoraize.

PORTRAITS AU PASTEL

JEANNE LA BLONDE

Ce n'est point la célébrité galante dont parlent les petits journaux de boudoirs, aucun poète ne l'a encore chantée, c'est presque une inconnue cette parisienne folâtre, qui voilà six mois débarqua un matin à la gare Perrache n'ayant pour tout bagage qu'un minois très appétissant : teint pâle, profil juif, des yeux bleus immenses et autour de cette face claire de lune, des cheveux couleur d'avoine fraîche qui semblent lui avoir jeté de la poudre d'or sur les tempes. Dents petites, perles de chien, capables de mordre à bien des fruits. Elles s'égrenent dans ses lèvres ouvertes sanglantes, voluptueusement sculptées, faisant une admirable tache de pourpre dans la pâleur du visage.

Parisienne j'ai dit; et oui, la petite est née dans la capitale, c'est une fleur de la Babylone moderne, qui, un beau jour de printemps, se dressa sur sa tige, entre les tables du petit café que tenaient son père et sa mère.

Comme on le voit, les auteurs de ses jours étaient gens pas très riches, aussi, quant la petite fut un peu grande, on s'inquiéta bien vite de lui mettre un métier dans les mains.

Mais que lui faire apprendre ? L'enfant était si frêle, si mignonne. — Faisons-en une fleuriste dit la mère, c'est un travail qui ne fatigue que les doigts, elle a du goût et de bons yeux, ça fera son affaire.

Et là-dessus on la mit en apprentissage.

C'est un spectacle bien curieux que celui de l'heure à laquelle se rend au travail tout le petit monde actif des ouvriers et des ouvrières. Il faut avoir vu certains quartiers de Paris pour s'en faire une juste idée. A peine fait-il jour, à peine la ville seréveille aussi : c'est un murmure confus de mille bruits distincts; des boutiques s'ouvrent, des persiennes sont remontées, et au milieu de ce bruissement général, mais sourd encore qui indique le retour à la vie, on entend sur le pavé des rues et dans l'écho des maisons les résonnances plus fortes et plus heurtées des voitures de maraichers et des laitières qui viennent de la banlieue. La foule des travailleurs cependant circule dans la brume du matin avec un crépitement de pas hâtifs; on dirait des milliers d'ombres qui glissent rapidement et s'évanouissent presque aussitôt.

A de certains angles de rue, des groupes stationnent devant une échoppe en plein vent, c'est la marchande de café qui distribue des tasses d'un noir d'encre à la lueur d'une chandelle, on s'en empare avidement et une à une les ombres se détachent laissant la place à d'autres.

Donc, notre pauvre Jeanne, les yeux encore gon-

flés et tenant sous le bras un petit panier chargé de provisions, aux premières lueurs partait de la maison pour se rendre à son atelier. Ce fut dur dans les premiers temps, l'heure était bien matinale et l'air de la rue était bien vif aussi. Pourtant, elle se fit bientôt à ce genre de vie; s'il fallait se lever matin, elle avait en compensation une vie autrement agréable qu'à la maison, où le père et la mère ronchonnaient constamment.

Rien n'est plus gai qu'un atelier de fleuriste. Les objets gracieux que les jeunes filles y confectionnent dument bien vite à leur physionomie quelque chose de leur côté aimable; on y rit, on y chante, on y prend des manières; il n'est pas jusqu'au langage lui-même qui bientôt n'y contracte une certaine préciosité de ton; les fleuristes parlent du bout des lèvres, comme elles travaillent du bout des doigts.

Parmi les camarades de Jeanne, quelques-unes avaient des amoureux; c'étaient les mieux, vous pensez si Jeanne la plus jolie de toutes eut vite fait d'en trouver.

Pour faire comme les autres, un beau soir elle accepta le bras d'un gentil jeune homme qui lui avait envoyé déjà force épitres amoureuses.

Ils firent alors, à eux deux, un peu le travail de Pénélope; tandis qu'elle faisait des fleurs dans la journée, lui, effeuillait la sienne chaque soir. Lorsqu'il eut arraché le dernier pétale, il s'en alla conter fleurette ailleurs.

Jeanne ne fut pas affectée outre mesure; à défaut de pétales, il lui restait pas mal d'étamines et de pistils, et d'ailleurs, que lui importait, n'était-elle pas assez habile pour réparer la fleur la plus délicate et la plus endommagée.

Elle prit donc un autre amant, puis deux, puis davantage encore, enfin tous ceux que ses grands yeux couleur de saphir pâle, son teint blanc et mat attirait.

C'est à ce moment, qu'abandonnant complètement le métier de fleuriste, elle entra comme caissière dans un grand café du quartier latin, où elle obtint de suite de grands succès.

Jeanne était précoce, ses dix-sept printemps ne faisaient alors que s'épanouir, et déjà provocante et lascive, elle avait la coquetterie affectée et la curiosité malsaine d'une courtisane. Voluptueuse à dessein, elle laissait deviner les frissons de sa chair, ses sourires étaient les commentaires de sa luxure.

Les amoureux vinrent en grand nombre.

Elle put choisir à son aise parmi la foule de ceux qui la courtoisaient.

Elle jeta son dévolu sur un jeune naïf ayant encore les illusions de la vingtième année, assez bien fait, libre d'ailleurs; un étourneau qui montrait son porte-monnaie avant son cœur, il venait d'hériter. L'argent de la vieille tante, qui l'avait institué son légataire, passa en soupers délicieux dans les cabinets de Véjour. Que de fois il souleva le rideau de serge verte pour la laisser passer.

Elle s'amusa, elle se trempa tout entière dans cette vie de truffes au champagne. Elle connut les grands restaurants à la mode des boulevards et les bouchons renommés de la Marne. Quoique frêle, elle canotait comme pas un. Ce fut la nympe de Joinville et de Billancourt. Elle goûta les petits vins de Suresne, c'était au retour de ces dîners sous les bosquets étoilés par les pipes, où le punch avait flambé et fait flamber les yeux, que Jeanne était joyeuse. Elle scandalisait l'honnête bourgeois, qui ne supporte point la vue d'un bas blanc tiré sur une jambe bien faite, quand sa femme est là.

Vie folle de deux fous. Enfin il s'aperçut qu'il était ruiné, il le dit à la belle; elle ne s'en étonna point, et cependant une émotion étrange l'envahit

cette nuit-là, quelque chose comme la sensation d'une balle traversant un baiser.

La courtisane de Rolla offre à Rolla ruiné et qui va mourir l'unique collier d'or qui orne son cou; Jeanne ne donna rien, ni ne dit rien; un homme perdu, un homme tombé dans le gouffre peut l'avoir aimée; c'est un de ces riens qui ne pèsent pas plus dans l'existence d'une demi-mondaine qu'une halte de rossignol sur un rameau d'églantine.

Elle s'ingénia à le remplacer; elle n'eut pas le temps de tendre ses toiles que déjà un moucheron était pris. Elle passa avec celui-là les plus belles années de son existence; elle aimait enfin, elle le dit du moins.

Ses études étant achevées, lui revint à Lyon, Jeanne le suivit. Faut-il attribuer au brouillard de notre ville, ce brouillard épais et sombre, comme il en faisait par exemple jeudi dernier à l'heure où se fermaient les portes du Skating-Rink, ce voile transparent, cet horizon qui recule devant nous si loin que nous marchions, cette illusion de l'infini, cet oubli des couleurs brutales, des contours heurtés et des choses qui nous environne, faut-il lui attribuer aussi l'oubli des promesses que s'étaient faites les deux amoureux? Je ne sais; mais à peine débarqués, l'idylle se rompit tout à coup.

Jeanne fut laissée libre de courir et de folâtrer où elle voudrait. Le tablier blanc des serveuses hantait son esprit depuis fort longtemps. Aussi, un beau matin, elle vint présenter sa frimousse éveillée au guichet de placement. Une place était vacante à la brasserie Nelly, elle l'accepta. Elle y serait peut-être encore, si M^{me} Nelly n'avait horreur des petits chiens et si Jeanne, au contraire, n'en raffolait. Sa patronne voulant expulser le joli (King's-Charles), dont lui avait fait don un joyeux vétérinaire, et que chaque matin, en venant à son travail, elle apportait dans son tablier blanc, Jeanne préféra partir.

Elle est aujourd'hui au Rocher de Cancale. Les messieurs qui vont souper de nuit remarquant cette tête adorablement mutine, dont les yeux tantôt mélancoliques, tantôt vifs, ont d'étranges irradiations et font rêver à ces chimères une fois entrevues, fougueses et poétiques, réunissant en leur être unique ces deux sentiments incompatibles : la joie folle, intarissable et l'éternelle rêverie des âmes sidérales.

Paul de Chandieu.

Nous continuerons la série de nos portraits au pastel par : Ida Tenor, Berthe l'Amazone, Marie Gratton, Marguerite la Souriante, la baronne de Suzanges, Annette Bassin, Anna Flamande, Marie Mayor, Marguerite la Pâle, la mignonne Marie P..., Jeanne la Lyonnaise, Anna Bébé, Marie Roux, Jeanne Clair de Lune, Tonine Franson, Hélène Courtois, Marthe de l'Abbaye, Jenny Pomponette, Marie Bourgoïn, Anna Perrin, Eugénie Sphynx, Fonfon, Clotilde au Rappart, Claudia Monnaie, Philo, Marie la Couturière, Eli va Email, Suzanne D..., Victorine, Boudet, Ma Mère M'attend, Louise Egraz, Nini l'Africaine, Pauline Desorges, Francine la Plantureuse, Antonia St-Etienne.

De temps à autre nous intercalerons quelques silhouettes d'artistes de nos concerts ou de nos cirques.

L'ENVAHISSEMENT

Le teutonisme nous envahit sous toutes les formes. La nation affamée et prolifique grandit chez nous son pléthore et submerge nos grandes villes sous le flot toujours montant de ses aventuriers. Balayeurs, garçons de café, cochers, serviteurs de tous ordres et de tout étage, tous teutons, arrivés sous le couvert d'une fausse origine suisse ou alsacienne, encombrant nos

administrations et nos bureaux. A cette cohue de parasites s'ajoute parfois le rebut de la nation, la partie fangeuse, échappée aux prisons et aux bagnes, ou repoussée aux frontières, et la France devient naturellement la Nourméa de sa voisine d'outre-Rhin.

Après l'envahissement par l'homme, l'envahissement par les choses. La politique bismarckienne suit son cours. Il germanise le sol. La lépre s'étend, elle a gagné depuis longtemps la capitale : elle attaque maintenant la province.

Nous avions des cafés, des brasseries françaises; aujourd'hui, nous avons des brasseries allemandes, que dis-je? des tavernes sombres, noires, enfumées, avec des tables de bois et des fenêtres à petits carreaux multicolores. On se croirait vraiment à Berlin ou dans n'importe quelle autre ville tudesque. La bière nous vient de Munich. On nous le dit, on nous l'affirme, on nous le montre avec une audace insolente. Le nom est sur la bouteille et l'adresse de la fabrique brille, en lettres d'or, sur les murs de l'établissement. Des personnages allégoriques, tirés de leur mythologie grossière, s'étalent en tons crus sur les panneaux, au milieu du vert des houblons, à cheval sur quelque tonneau énorme. A quand le drapeau et l'aigle noir sinistre sur la porte....

Nous avions aussi, autrefois, des cabarets où pétillait, au feu des conversations, le sel gaulois. La gaieté française se donnait libre cours et la chanson venait « mouiller son aile » aux verres entrechoqués. Rabelais, Villon et bien d'autres ont vécu au cabaret. C'était là le lieu de leurs improvisations les plus belles. Que diraient Desaugiers et Béranger, revenus parmi nous, à la vue de nos buveurs de bière modernes?

Et toi, Musset, qui disais si bien :
Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,
Il a tenu dans notre verre....

ne tressailles-tu pas de honte et de douleur dans ta tombe et ne revienbras-tu pas flageller en vers immortels la complicité de tes compatriotes?

La complicité du peuple est, en effet, manifeste. Il court, assoiffé de curiosité, aux brasseries prussiennes, comme il court aux nouveautés. Mais au lieu d'en sortir pour toujours, il y revient, attiré par la nouveauté tenace, insouciant de sa dignité et se faisant l'inconscient auxiliaire de son propre ennemi. Il ne se figure pas qu'un lui fait boire cette bière, comme on fait boire aux Orientaux du hatchich ou aux Chinois de l'opium, pour son plus grand abrutissement.

Cet envahissement de la bière arrive à son heure. Jusqu'à ce jour, la boisson germanique, grevée de frais de transport, ne pouvait se vendre chez nous. De nouveaux tarifs, tout en faveur de l'étranger, lui en permettent l'entrée aujourd'hui. Là bas, la fabrique fume, les pieds prussiens foulent sans relâche dans les cuves, les futailles immenses s'empressent, les wagons se chargent et fuient rapides, nous apportant la « blonde gueuse ». Le grand travail d'envahissement s'accomplit!

Nous avons pourtant ici des brasseurs et des usines. Les uns resteront inactifs et les autres se fermeront. Ce sera la concurrence intenable, le chômage, la ruine chez le patron et la misère chez l'ouvrier. Attendez-vous, peuple, que l'on vienne ainsi te ruiner chez toi et t'arracher ta dernière pitance? Ires-tu toujours dans ces tavernes faire la fortune de l'étranger en lui donnant ton obole? Assez de cette complicité lâche et de cette association tacite avec les vautours d'outre-Vosges! Reviens à la boisson nationale ou bois la bière que tu trouves chez toi, la bière claire, dorée, joyeuse. Et si tu passes devant ces tavernes louches, aux couleurs prussiennes, puant le lanquenet et la ribaude, en attendant une répression plus vigoureuse et la garde sévère de la frontière, détourne ton regard et abstiens-toi d'en franchir le seuil!

J. Vates.

Ceux qui désirent les premiers numéros de LYONS'AMUSE pourront se les procurer en envoyant 20 cent. en timbres poste, par exemplaire, au Directeur, 2, rue d'Amboise Lyon.

A tout nouvel abonné, nous envoyons gratuitement ce qui a paru de notre feuilleton actuellement en cours de publication, THALIE, l'ouvrage émanant de notre collaborateur M. Paul Dumas.

LE BOUDOIR

Tendu de bleu, car elle est blonde;
Rempli de bibelots charmants,
Nid coquet, ignoré du monde
Et que connaissent tant d'amants.

Ce boudoir est une cachette,
Un sanctuaire où la beauté
Montre sous la gaze indiscrette
Les trésors de la volupté.

On sent envahir tout son être
Par des parfums si pénétrants
Si fins, si subtils, qu'ils font naître
Un essaim de desirs brûlants.

Et dans l'air tiède qui vous grise,
Saturé de molles senteurs,
On sent passer comme une brise
Qu'imprègnent de douces moiteurs.
Asmodée.

ECHOS DES QUAIS ET DES RUES

Bonnes grassouillettes, si charmantes avec vos bonnets chiffonnés, petites ouvrières, si pimpantes dans vos robes à dix-neuf sous le mètre, qui, le soir, à la faveur de l'ombre, introduisez, d'une main mignonne et quelque peu tremblante, le loup dans la bergerie pour lui donner, certes, un peu plus que

Le fumet du festin et l'ombre de l'amour, pleurez toutes vos larmes, car j'ai lu les affiches, j'ai lu que, du rez-de-chaussée aux mansardes, devaient être éclairés tous les becs flamants, jusqu'à l'heure où l'impitoyable Cerbère (lisez : concierge) ait fait tourner sur ses gonds d'airain la porte aux ais solides et puissants.

Lucie l'Espagnole qui, jadis à la Gauloise, versait avec tant de grâces l'écumante liqueur de Gambrinus, fait excellent ménage avec Maria l'Auvergnate.

Il y a bien, de temps à autres, quelques nuages qui viennent obscurcir l'horizon de la concorde. Lucie s'impatiente parfois et rappelle à Maria ses dernières aventures. Mais celle-ci superbe et d'un ton philosophique s'écrie :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Comme Marie-Antoinette, la reine malheureuse, Marie des Chaises veut fuir l'assommoir monotone de la ville pour aller à la campagne respirer l'odeur de la violette, se déguiser en bergère et sur l'herbette danser des rigodons.

On parle fort dans le monde de la haute Noce, des brillantes soirées que Joséphine la Plantureuse doit donner cet hiver dans ses appartements.

Son splendide salon est le rendez-vous de la fine fleur du Royal-Gommeux et les plus capiteuses momentanées de la seconde ville de France s'y donnent rendez-vous.

Louise Torrent, qui depuis près d'un demi-siècle avait disparue, a fait samedi une courte apparition au cirque Continental.

Son séjour est de courte durée ici, elle repartira prochainement pour Grenoble.

Feuilleton du LYON S'AMUSE

THALIE

Par PAUL DUMAS

Des hommes étaient là-dedans, qui grand Dieu! la prendraient peut-être, pauvre hirondelle qu'elle serait, dans leur nid de vautours...! Et ses yeux, en hallucinations effrayantes, voyaient des monstres au rire hideux, tendre vers elle, par-dessus les tables souillées, des lèvres écarlates exhalant, en fumées noires, d'écœurantes odeurs...

Elle restait plantée sur le trottoir humide et jetait un regard terrifié sur la brasserie, de l'autre côté de la rue. Près de défaillir, il fallut qu'elle s'arrachât à ce spectacle.

Elle se détourna.
Un magasin de meubles, derrière elle, étalait les splendeurs de ses étoffes et de ses dorures. Sur la glace de la devanture, Juliette appuya son front brillant. Le froid du verre lui fit du bien.

Distraitement, puis bientôt avec un ravissement qui la rasséréna, la pauvre effarouchée, elle se prit à contempler les fraîches amours de deux gentils bergers enrubannés qu'elle percevait étendus, au premier plan d'une tenture, parmi des moutons qui brouaient. Banale idylle où cependant elle trouvait un charme exquis et nouveau qui enveloppait, loin d'elle, ses terreurs et ses dégouts et lui procurait un sentiment fantasque et doux; — quelque chose comme un désir d'être là, à jamais étendue près d'un berger aimable acuseur qui la bercerait de son joli babil, tan-

dis qu'elle passerait voluptueusement la main dans la laine épaisse des moutons bélants!...

Pi-ouit!... Ce cri poussé par quelque passant en goguette, fut si perçant que Juliette eut un soubresaut brusque. Les visions idylliques s'envolèrent; les monstres s'étaient, par degrés, effacés; l'idée fixe, le projet hardi resta seul vivace.

Elle serra résolument sa voilette, baissa la tête, traversa la rue d'un trait, mit le pied sur le seuil...

La fille à sacoché s'écarta pour livrer passage...

Qu'avait-il donc de si horrible cet antre infernal? Presque vide, à cette heure, la brasserie étalait ses tables et ses bancs de bois cirés, ses piles de pots en grès et de bocks lourds, tout son ameublement genre germanique se heurtant, dans un contraste criard et absurde, aux paysages algériens, palmiers, chameaux et dômes blancs de ses fresques en papier peint. Une des filles dormait, l'autre bâillait. Quatre consommateurs, des jeunets de dix-huit ans, applatissaient, mornes et acharnés, des cartes sur un tapis fané, au pied de leurs absinthes. Et c'était tout.

A peine assise, derrière de grandes plantes vertes qui la dérobaient aux regards, sans lui enlever la liberté des siens, Juliette eut envie de partir.

Non qu'elle eût peur encore. Peur? et de quoi, grand Dieu! de ces tables jaunes, de ces ciels africains, de ces accroupis hommes et femmes?... Non, elle n'avait pas peur. Ce qu'elle voulait était autrement terrible! Non, ce n'était pas là le temple redoutable de la science qu'elle cherchait...

Le temps pressait. Elle irait ailleurs. Où?... Le savait-elle!... Ses projets arrêtés d'un vouloir ferme, ne se heurtaient jamais à la prévision des impossibilités possibles.

Comme elle se levait déjà, une femme entra à grand fracas.

Les joueurs dressèrent la tête.

— Le roi ! annonça l'un d'eux. C'est la mère qui me vaut ça!

— Qui ça, la mère? répartit l'autre.

— Maria Bijou, la mère des apprentis, parle-bieu!

Le partenaire s'arrêta.

— Elle est là...?

Et comme l'autre lui désignait, d'un coup d'œil, la cocotte assise là-bas, devant son madère qu'elle susurrant avec des minauderies et toutes sortes de précautions pour ses lèvres rougies à vif :

— Pas mal! Très chic encore, la maman!

Et c'était vrai, cette femme portait vaillamment ses vingt années de service érotique, sous son fard, son élégante toilette, ses diamants parsemés, sans perrière ni ratelier.

— Combien le cachet? demanda le même.

— As-tu donc besoin de la leçon, animal? Fais donc pas l'âne!

— Oh! c'est pas pour moi, sûr!

— Pour qui alors?

— Pour Amélie. Cette grenouille est bête comme ses pieds! Tu sais qu'elle me colle. Pas mèche de la sortir de mon lit! Si elle savait s'y tenir au moins! Elle est idiote. Je lui ai dit: Dieu de Dieu! va en apprentissage!

Juliette s'était rassise, ne perdant pas un de ces mots échangés à mi-voix, non loin d'elle. Ces saletés mises à nu ne l'écœuraient pas. La veuille encore cependant, ses oreilles en eussent saigné et l'innocente eût conçu une éternelle horreur de l'homme, plus mâle qu'homme. Mais, depuis un instant, la souillure l'envahissait peu à peu. La jeune femme se prêtait à cette redoutable conquête, s'abandonnait, prenait plaisir à sentir s'écrouler toute sa pudeur. Le rouge qui lui montait aux joues n'était plus celui de la honte : c'était le feu d'une excitation sensuelle. Oui, à la faveur

peut-être de son isolement, derrière ces branches vertes et de cette atmosphère alourdie; grâce aussi à la tension perpétuelle de son esprit sur l'unique recherche des jouissances parfaites — dont sa curiosité surchauffée se faisait déjà des tableaux monstrueux et troublants; — enfin violemment émue par le pressentiment qu'avec cette Maria, elle touchait au but; — eh bien, oui, elle se l'avouait dans le secret de son âme, elle sentait un désir nouveau la mordre, un désir égoïste, mais si tentant, si affriolant, qu'elle ne lui résistait pas, qu'elle était même impatiente de préciser ses contours encore vagues et mystérieux...

Et, le coude appuyé sur la table, le menton dans sa main crispée, elle mordait d'aise, jusqu'au sang, le bout de ses petits doigts pâles, — à l'espoir de prendre sa part du plaisir qu'elle saurait bientôt donner et de connaître, à son tour, les pamoisons délicieuses.

Lorsque la « mère » sortit, digne, compassée, sans broncher sous les regards marquois et les propos grossiers des buveurs, Juliette à sa suite, se déroba.

Elle la suivit sans relâche, tantôt tout près d'elle, frôlant du simple cachemire de sa robe de deuil la faille aux chatoyantes agaceries, sur le point de lui prendre le bras, à cette fille, et de lui dire : Apprends-moi! apprends-moi, tout de suite! — tantôt se calmant, retenue un instant en place par la honte, effrayée des regards de tous les passants, perdant courage et regardant s'effacer, dans le brouillard, la carrure de l'autre. Mais la jeune femme était vite reprise du besoin de cette étrange poursuite; il lui venait alors une crainte indicible de perdre cette trace précieuse; elle se remettait à marcher, à courir parfois, pour ne s'arrêter qu'au moment où, hale-tante, ses talons sonnait clair sur l'asphalte, elle se retrouvait derrière la fille dont les odeurs lui arrivaient en de fausses bouffées.

Elles marchèrent longtemps ainsi, Maria, par instants, se retournant, curieuse de cet être qui

semblait son ombre. Devant un regard d'elle, Juliette s'était arrêtée soudain très pâle. Maria comprit, se détourna et, comme elle eût fait pour un homme, prit son air de femme suivie : cet air digne et grave traversé, à la dérobée d'habiles sourires, voulant dire à la fois : « Pour qui me prenez-vous? » — « Allons, courage! osez donc m'accrocher! »

La fille, brusquement, avait tourné dans l'allée d'une des belles maisons de la rue...

Sur ce seuil, Juliette, le cœur déréglé, la gorge serrée par la terrible angoisse d'un suprême moment, s'arrêta...

Etait-ce là!... Déjà!... Ce soir!

Maria montait. Au tournant de l'escalier, elle eut un imperceptible arrêt.

Mais Juliette, immobile dans l'allée, reçut en plein visage l'appel attirant de son regard.

La pauvre femme, fascinée, éperdue, s'élança...

A l'entresol, par l'entrebâillement étroit d'une porte, une tête passait, les yeux brillants, tendue dans l'attente de sa proie.

Les regards des deux femmes se lièrent...

Juliette sentit ses lèvres bégayer une épouvantable demande... Horreur! Horreur!

— Allons! viens donc, bijou!

Ce fut un sifflement parti du fond de l'ombre...

Juliette fit un soubresaut en arrière... Elle attrapa la rampe d'une main crispée...

— Demain!... Demain!...

Elle s'enfuit.

Le lendemain, Juliette, en effet, revint, — mais calme, insouciant presque. Elle s'était sentie apaisée tout d'un coup, simplement à la vue de ses meubles amis, de son petit intérieur rangé et propre, qui la rappelait aux soins honnêtes du ménage.

(A suivre.)

Une bonne nouvelle, la petite Nini — brune aux yeux bleus — est bien remise de son indisposition. On l'attend impatientement à l'Égyptien.

Andréa la Charmeuse patine à merveille. On peut la voir en toilette très soignée — et c'est la pierre de touche des femmes de goût — s'exercer avec une constance admirable à tracer sur le Ring des arabesques plus capricieuses que celles que tracèrent jadis les Maures sur les monuments de l'Andalousie.

Puis, la belle ne s'effraye pas de ses chutes, car elle n'ignore pas — l'érudite — ce vers du poète dont elle s'applique la morale :
Il tombe et se relève rot.

Jeanne la Blonde adore les cartes. Une partie de manille ou de banco peut seule lui ôter ses idées mélancoliques.

Elle a beaucoup de chance et sait vaincre des partenaires vraiment sérieux.

On nous dit qu'Emma Bella, la momentanée aux formes sculpturales, qu'on dirait taillée par Phidias dans les blocs de Paros, se prépare dans le silence capiteux de son boudoir adorable à une entrée triomphale. Mais laissons lui le plaisir de surprendre ses nombreux admirateurs, et semons sur son chemin l'églantine et la rose.

M^{me} la baronne de St-Ouin, encore nommée — et à raison — la gracieuse baronne souffrait ces jours-ci d'un violent mal de dents.

De tous les maux échappés de la fatale boîte de Pandore, je n'en connais pas de plus horrible que celui-ci, que des farceurs cyniques appellent couramment « le mal d'amour. »

Le soleil fuit décidément, la nature à revêtu son manteau grisâtre, tout devient sombre et mélancolique ; on pleure les beaux jours que les brouillards ont chassés.

Les êtres subissent cet engourdissement, les meilleurs caractères deviennent maussades. Charlotte, l'Hébé des Jacobins, si gaie d'habitude, n'échappe même pas à cette contagion, devient de jour en jour plus taciturne et soupire profondément en songeant aux douceurs des premiers rayons du printemps.

Ce n'est pas toujours une facile besogne que d'aller chasser la grosse bête, et le chemin qui conduit à la tannière des fauves est bien souvent semé de ronces et d'épines, au naturel et au figuré.

Un brave Yankee en a, récemment, dit le *Petit Marseillais*, fourni la triste preuve. Bien qu'il eût dû rester attaché à son foyer par son devoir de père de famille, il quitta volontairement les États-Unis pour aller chasser le lion en Afrique. Un soir d'octobre dernier, l'Américain eut le bonheur de se trouver face à face avec le roi du désert, tout près de Robertville.

Hélas ! la lutte ne fut pas longue. Soit émotion, soit maladresse, le chasseur manqua son but, et soudain le terrible animal se dressa rugissant devant lui. Il fallut combattre corps à corps, l'homme succomba.

Un colon des environs se chargea de prévenir la famille et expédia une dépêche à New-York. — Envoyez les corps ! répondit télégraphiquement le fils aimé éploré.

Le colon s'empresse de satisfaire à ce pieux désir.

Trois semaines après, le cercueil débarque. On l'ouvre à la requête de la famille. O surprise ! A la place des restes paternels, on trouve le corps d'un magnifique lion.

Dépêche du fils au colon :
— Que signifie présence de lion dans cercueil papa ?

Réponse du colon :
— Lion tué papa et mangé après. Papa dans lion...

L'histoire est-elle véridique ? Il est permis d'en douter, en tous cas, elle est amusante.

Pr'nez garde, pr'nez garde, Oh yes ! pr'nez garde. Ce sont les clowns joyeux et désopilants de M^{me} Léon qui entrent dans l'arène en exécutant des cabriolades drolatiques et en poussant des cris fantastiques. Pr'nez garde, pr'nez garde.

L'orchestre, sous la direction de M. Ravizza, exécute, avec un brio incomparable, le septuor de *Lucie de Lamermoor*.

Dès huit heures une foule nombreuse et élégante envahit les couloirs du cirque Continental et s'en va bondir les places qui deviennent insuffisantes. Le programme est des plus alléchants, et le public lyonnais est si bien habitué à ces soirées de gala, qu'on croirait manquer à sa dignité en ne s'y montrant pas.

Beaucoup de gentlemen et un grand nombre de jolies toilettes ; nous citerons les plus distinguées.

Toujours gracieuse, la baronne de St-Ouin en toilette simple beige et passementeries, manteau gris ; Joséphine la Plantureuse portait un magnifique manteau grenat satin et velours. Ma Mère M attend, très bien mise ainsi que Marie Maillard.

La toute souriante Henriette Chaillou, toilette sombre, mais très soignée, applaudit beaucoup du regard Miss Kaira. Peroline, très grave en velours noir.

Giria Nubienne, en fantaisie, toque russe à la Strogoff.

Anna Perrin, toilette marron-clair, est très aimée.

Jeanne Perrin, en noir.

Jeanne Confort et son amie Marie Gratton — deux femmes nouvelles — en toilette fantaisie, mais de bon goût.

Jenny l'Anglaise arborait un joli costume marron-clair — compliments.

Adrienne, en costume gris fantaisie, veston ouvert à l'Espagnole.

Louise Torrent — velours grenat.

La Duchesse de Bordeaux, en noir.

Elle est blanche, elle est blonde, c'est Marguerite la Pâle ; plus blanche que le lait, blonde

comme l'avoine fraîche. Quand elle parle on croirait l'écho répercutant — un peu affaiblie — la voix d'or de la grande Sarah.

Elle a beaucoup du sentiment de la célèbre tragédienne. Elle a lâché Melpomène pour servir la bière. Pourquoi ? Elle ne l'avoine jamais. Adore les fleurs et les compliments.

De tous les échos on nous demande des nouvelles de Marie Chatelain.

La superbe brune au teint à reflets argentés a laissé ici de nombreux amis inquiets de sa disparition subite.

Nous apprenons que les garçons de café préparent, en ce moment, une pétition demandant le renvoi des filles de brasserie.

Nous apprécierons, comme il le convient, cette démarche dans notre prochain numéro.

Jeanne Confort, la plus sémiillante de nos épingleuses, est une femme d'esprit et de bon cœur. Ça se lit d'ailleurs sur sa petite tête si intelligente et si joliment éfarfée.

Elle sait que dans la tâche de chroniqueur mondain il y a plus d'épines que de roses. Aussi, nous en a-t-elle point voulu pour les quelques indiscrétions que le hasard nous a fait livrer sur son boudoir.

Lyon s'Amuse n'est point méchant d'ailleurs, et serait désolé de faire de la peine à quelqu'un ; mais quand il rencontre une femme de bonne humeur, qui sait comment on prend la plaisanterie, dans notre joyeux pays de France, il ne peut résister au désir de la proclamer hautement.

Jeanne Perrin, qui a été la reine du Skating, ne fréquente plus l'établissement de l'avenue de Noailles.

Connaissez-vous chanson plus insignifiante, plus enfantine que *Au clair de la lune*. Tout le monde la sait, depuis les grand mamans jusqu'aux petits enfants. Et cependant il n'est peut-être pas, même dans les chansons de café-concert, une qui soit plus cynique, plus fertile en sous-entendus, plus remplie de mot à double sens. Ecoutez :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume

Dieu sait quelle plume !

Pour écrire un mot.

Drôle de mot !

Ma chandelle est morte

Pour avoir trop brûlé, certainement.

Je n'ai plus de feu,
Ouvre-moi ta porte,
Pour l'amour de Dieu.

N'est-ce pas là le comble du cynisme ? O simplicité de nos pères qui laissaient apprendre de telles chansons à leurs enfants !

Les suites d'un concours de beauté. Le *Gagne-Petit* cite le trait suivant de la galanterie américaine.

« Un concours de beauté avait lieu dernièrement dans un musée de Chicago. Miss Arabella Johnson, dite miss Numéro-Neuf, fille d'un sénateur de l'Illinois, figurait parmi les concurrentes. »

« On suppose qu'elle avait été poussée à se mettre sur les rangs par quelque malicieuse bonne amie désireuse de se divertir à ses dépens, car le visage et la tournure de miss Arabella, loin de répondre à l'idéal de la beauté féminine, ont, paraît-il, quelque chose de comique, qui provoque irrésistiblement le rire. »

« Quelques jeunes gens eurent l'idée bouffonne de pousser la plaisanterie jusqu'au bout et s'entendirent pour voter et faire voter leurs amis en faveur de miss Arabella, si bien qu'elle obtint la majorité des voix et fut proclamée la reine de beauté de Chicago. »

« Quelques jours après cet éclatant triomphe, miss Numéro-Neuf eut la mortification de voir son portrait-charge exposé à la vitrine du magasin de John Clark et John Mac Greer, marchands de caricatures. La Salle-Street. Son indignation fut d'autant plus poignante que la charge eut un succès de fou rire et qu'il s'en vendit des copies par milliers. »

« Miss Arabella actionna immédiatement les deux artistes en 20,000 dollars de dommages-intérêts pour diffamation. »

« La cause vient de se juger devant la cour suprême à Chicago. La plaignante déclare que la publication de sa caricature l'a rendue un objet de « scandale public, de honte, de ridicule et de mépris. » Les personnes qui la rencontraient la montraient du doigt en riant comme des folles. »

« Quand elle eut remporté le premier prix de beauté, une avalanche d'offres avantageuses fondit sur elle. Les uns grillaient du désir de l'épouser, les autres lui proposaient des engagements pour l'exhiber. Mais après l'apparition du portrait-charge, tous retirèrent précipitamment leurs offres sous un prétexte ou un autre. »

« Miss Arabella n'a pas été heureusement inspirée en intentant ce procès, car la cour, après production de la caricature incriminée, a débouté la plaignante par ce motif vraiment désobligeant qu'il n'y a pas eu diffamation. »

Un de nos amis, Henri de C. . . . , en ce moment à Paris, nous adresse des nouvelles de Fanny Jackson et de Marie Canaudin.

Ces deux horizontales tiennent le haut du pavé dans le monde de la Grande Noce parisienne.

Leurs équipages sont fort appréciés des amateurs et le luxe qu'elles déploient dans leur intérieur a fait naître bien des échos flatteurs dans les gazettes galantes de la Babylone moderne.

L'épidémie des départs s'aggrave de jour en jour ; c'est encore Mathilde Bellecour qui vient de quitter Lyon, chassée par les brouillards d'hiver.

Nice devient le *refugium* de nos jolies pécheresses. Toutes s'en vont demander aux douceurs de la cité méridionale une réparation bienfaisante à leur santé un peu délabrée par les soupers fins et les longues nuits sans sommeil.

Aperçue il y a quelques jours, Adrienne Roux en costume très original : écosais et plastron peluche neige.

L'automne dans quelques jours nous aura quitté faisant place à l'hiver. Les restaurants de nuits recommencent à vivre. Sur les tapis fanés des escaliers commencent à se presser le soir les jupes de satin et de velours ; on entend déjà dans les corridors les baisers qui s'envolent et le rire nerveux des détraqués de la nuit. Les narines frémissent au parfum des truffes, on va déguster les foies gras semblables à de la chair de femme, les huitres grasses et paresseuses feront commettre grandes infidélités.

Que de maris et d'amants devront à l'hiver cette saison faite de poésie et de mystère avec son ciel semé de flocons blancs comme des touffes de poudre de riz sur la toilette d'une folle capiteuse, le plus bel ornement de leur tête, ces deux jolies petites cornes qui, un beau matin, pointeront et que, eux seuls, seront à ne pas voir.

Ah ! gourmandise joli pêché, comme je te remercie, c'est toi qui, sans le vouloir, facilitera ma tâche de chroniqueur cet hiver ; que de semonces de la part de mon rédacteur en chef, quand je reviens les mains vides de nouvelles, tu vas m'éviter toi le mignon des vices qui m'envoie le plus d'armes au diable et sait si bien l'offrir aux femmes, comme une fleur de tentation.

Aussi du haut de mon cinquième étage avant de me jeter dans les bras de Morphée, je te bénis.

NOUVELLES A LA MAIN

— De quoi vous inquiétez-vous, demandait Maria l'Auvergnate à sa bonne, vous savez bien que vos gages courent toujours.

— Précisément, répond la soubrette, je crains de ne pouvoir les attraper.

Un jeune soldat, récemment arrivé au régiment, se plaignait sans cesse à son sergent de l'insuffisance de sa gamelle.

— Eh ! va te plaindre en Suisse, lui dit son chef impatienté.

— En Suisse ? fait le pioupiou ébahi ?

— Et oui, c'est là qu'on fait des rations (Confédération).

Deux Marseillais se félicitent réciproquement sur leurs avantages physiques.

— Moi, dit l'un d'eux, je ne peux pas sortir dans la rue sans que toutes les femmes se retournent.

— Moi, riposte l'autre, je suis obligé de manger de l'ail pour qu'elles ne me sautent pas au cou.

Une des plus jolies danseuses de nos théâtres, dont la famille est très pauvre, disait à ses adulateurs en se frappant sur les jambes :

— Avec ça, je nourris papa et maman !

— Alors, s'empresse d'ajouter l'un d'eux, ce sont des *pattes alimentaires*.

Nigri.

La grande mode pour les cafés et brasseries en est aux transformations. Une des plus originales est, sans contredit, celle que vient de faire le *Café de la Poste*, place Perrache, 22.

Tout Lyon voudra voir les beaux *Postillons*.

Deux jeunes gens sérieux Licenciés ès-lettres, bacheliers ès-sciences, désire, raient donner des répétitions. Langues allemande et anglaise, latin et grec. Prix modérés. S'adresser au bureau du journal.

Plus de blennorrhagies, ni copah, ni mercure. Après de nombreuses expériences, l'INJECTION BARRAJA a été reconnue par les plus célèbres médecins la seule donnant des résultats certains.

Pharmacie Barraja, 115, c. Lafayette

NOS THÉÂTRES

Cette fois, il y a pénurie de nouvelles. Nous sommes dans la période d'attente ; il y a de part et d'autre, tant au Grand-Théâtre qu'aux Célestins, incubation, gestation. L'accouchement viendra la semaine prochaine. Il faut attendre et nous borner à signaler l'heureux troisième début de M. Bourgeois, basse d'opéra, qui a porté, sans faiblir, la lourde succession de Queyrel. En dehors du programme arrêté, c'est-à-dire d'*Hérodiade*, qui se dispose à nous éblouir sous peu, et des *Pommes d'or*, que le public avalera jusqu'au dernier pépin, de graves questions s'agitent en haut lieu à l'égard de nos scènes municipales, dont M. le Maire lui-même réclame énergiquement la séparation. On prétend que les théâtres marcheront mieux avec deux directeurs, on estime qu'il est impossible de s'occuper à la fois du Grand-Théâtre et des Célestins. J'avoue n'approuver nullement cette division ; je la crois, au contraire, déplorable, et du jour où l'une des scènes sera séparée de l'autre, elles se nuiront réciproquement. Jadis les Célestins nourrissaient l'opéra, aujourd'hui ils ont peine à se suffire, ils semblent presque avoir besoin qu'on leur vienne à la rescousse. Abandonnés à eux-mêmes, livrés à leurs seules ressources, que deviendront-ils ? J'admets que pour telle ou telle raison la foule y afflue de nouveau ; dans ce cas, c'est la scène lyrique qui sera désertée ; et, comme celle-ci a des frais plus considérables, elle ne pourra les supporter malgré les immunités dont la Ville la gratifiera ; car, à moins de recettes constamment exceptionnelles, elle sera presque toujours débordée. Séparer les deux scènes, c'est établir une

concurrence, créer des rivalités ; chaque directeur travaillera pour son compte, forcera de son côté les spectacles, s'appliquera, s'ingénera à les rendre plus acceptables, plus intéressants que son voisin, et le public, indécis, flottant, désorienté, favorisera ou délaissera celui-ci au profit ou au détriment de celui-là. Un directeur unique, par contre, ménage la chèvre et le chou, fait mousser la comédie ou le chant, suivant le temps, les besoins, les circonstances, les place de front si cela lui paraît nécessaire, ne sacrifie rien au hasard et trouve moyen de tout concilier, comme M. Dufour le fit maintes fois, comme ses prédécesseurs aussi en ont pratiqué avec succès l'heureuse expérience. Je m'élève donc contre cette séparation, que désavoueraient tous les gens sensés, qui n'a aucune raison d'être, qui lèsera beaucoup d'intérêts, et dont l'idée n'a pu naître, il faut le dire, que dans des cerveaux creux, ignorants des choses du théâtre, ou soldés pour la faire prévaloir. Au surplus, les événements me donneront raison, j'en suis bien sûr. Nos édiles, mal conseillés, obéissant à des suggestions perfides plutôt qu'à l'impulsion de leurs esprits, ont décidé en principe le renversement du *statu quo* ; il y aura donc remaniement complet du cahier des charges, de nouvelles lois seront promulguées, les théâtres lyonnais municipaux, taxés d'impuissance en leur état de mutuelle solidarité, vont avoir, eux aussi, leur Quatre-Vingt-Neuf. Mais je flétris d'avance la révolution qui menace de s'y opérer, j'en prévois les conséquences funestes ; elle n'aboutira certainement qu'à la ruine d'institutions qui nous étaient chères, et qui périront misérablement, faute de force, de cohésion, d'unité. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette grave question. A la semaine prochaine le compte rendu des *Pommes d'or* et d'*Hérodiade*.

Gaston.

REVUE DES CIRQUES ET CONCERTS

GRAND CIRQUE CONTINENTAL

Au cirque Continental tout est attraction : tel est le jugement du public qui, chaque soir, remplit les gradins de l'établissement. La soirée de samedi a été particulièrement brillante. Il est inutile, nous le pensons, de parler de nouveau de la sympathique directrice, M^{me} V. Léon, de M^{lles} Jeanne, Henriette et Juliette Lagoutte, d'Olga et de Kaira, qui sont toujours l'objet de véritables ovations. La réputation de M. Robert-Roberts, des quatre Puiti, du clown Footit n'est plus à faire. Les spectateurs savent à quoi s'en tenir, puisque des salves d'applaudissements les rappellent chaque soir.

Les débuts sont très goûtés. M. Rochez, avec ses oies dressées, fait mentir le proverbe, et les disciples d'Herbert Spencer n'ont qu'à enregistrer un exemple nouveau de la marche insensible de l'évolution. M. Ben Hadwins est acclamé ; Michel Strogoff, étalon en liberté, est une merveille de dressage. Les Zechar, ces gracieux équilibristes, sillonnent la piste en exécutant des exercices aériens dont l'élégance est à l'abri de la critique. Master Harry Rochez, le jeune écuyer qu'un accident avait renversé de cheval, a vu l'accroc de son maillot réparé par des braves inamovibles. Le clown Auguste est désopilant, et ses boniments sont d'un naturel tellement vrai, qu'un fou rire délirant envahit la salle. Le clou des représentations est miss Paula, la dompteuse de serpents et de crocodile, engagée pour dix représentations seulement. Cette dompteuse reste au milieu de ces animaux, enfermés dans un aquarium, aussi tranquillement qu'au milieu d'une basse cour. Il est à désirer que l'accident qui lui est arrivé à Paris ne vienne pas se renouveler à Lyon. Si nous félicitons les artistes, nous adressons au chef d'orchestre, M. Ravizza, nos sincères compliments pour la précision et l'habileté avec laquelle il fait exécuter les divers morceaux de son répertoire.

THÉÂTRE BELLECOUR

Les Hanlon-Lees, dans le *Voyage en Suisse*, ont toujours un très grand succès. On applaudit ces artistes acrobates qui sont le clou des représentations. Costumes et décors sont merveilleux. Lecteurs, profitez des dernières représentations du *Voyage en Suisse* pour aller voir les Hanlon-Lees.

Divorçons, la pièce de V. Sardou, est acclamée.

M^{me} Marie Holb, dans le rôle de Cyprienne, qu'elle a créé à Paris, ne pourra jamais être surpassée.

SCALA-BOUFFES

La parodie de Théodora, *Théodoridéra*, a eu beaucoup de succès. La salle était comble chaque soirée. Les acteurs en valaient la peine. Sarah Bernhardt et Marais sont admirablement pastichés. Les réparties burlesques des personnages et le thème de la parodie portent naturellement au ridicule. Nous ne citons aucun acteur, car des éloges sont décernés à tous. La vue seule peut donner une idée exacte des actes et gestes des personnages. Nos félicitations aux auteurs et aux artistes.

CASINO DES ARTS

Chaillier, le *petit Bossu parisien*, recueille une ample moisson de bravos. La *Crevette* et le *Carnaval de Blésimard* ont eu un légitime succès.

Vendredi, *Do Mi Sol*, revue de fin d'année, sera représentée pour la première fois. Le directeur s'est efforcé de donner aux costumes et aux décors une splendeur féérique.

FOLIES-BERGÈRE

Les Folies-Bergère attirent un grand nombre de patineurs.

Toutes nos belles mondaines s'y donnent rendez-vous. Le prix des leçons a été abaissé à 1 franc.

Le Ring a été entièrement réparé par les soins de M. Vaubertrand, le sympathique directeur, qui fait de son établissement un rendez-vous où l'on s'amuse.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Dimanche, 43 décembre, aura lieu au Grand-Théâtre le premier concert donné par la sympathique Société des Concerts du Conservatoire, avec les bienveillants concours de M^{me} Marguerite Duvernay, d'un orchestre de 80 exécutants et des

chœurs de 100 exécutants, sous la direction de MM. Alexandre Lugini et Aimé Gros. Le programme est des plus attrayants.

On peut retenir ses places aux bureaux de la location du Grand-Théâtre, de dix heures du matin à cinq heures du soir.

Prix des places sans augmentation.

THÉÂTRE DELAMARRE

(Rue de la Pyramide, avant d'arriver à la place)

Il y a dix ans, on allait voir des poupées habillées et soutenues par des ficelles, que l'artiste ne se demandait même pas la peine de dérober au public.

Eh bien ! aujourd'hui, allez voir ce que sont les marionnettes du théâtre Delamarre ? Comparez les avec celles dont nous vous parlions. Les mécanismes sont tellement bien combinés, que tous les personnages marchent, dansent, mangent, boivent, se battent ; tout est rendu exactement. Les décors sont neufs. De plus, la représentation est variée par des opérettes, des vaudevilles et des pantomimes.

Nous faisons appel non pas seulement à la population de Vaise et de la banlieue, qui remplit la salle à chaque représentation, mais aux citadins, qui, lassés de la monotonie des grands théâtres, pourront aller rire à bon marché chez M. Delamarre. Dimanche soir, *Lucrèce Borgia* avait attiré tant de monde que l'administration s'est vue forcée de refuser plus de cent personnes.

Les représentations sont données les mardis, jeudis, samedis et dimanches, à 8 heures du soir. Il y a des matinées les jeudis et dimanches. Nous publierons du reste le programme de chaque semaine.

BIBLIOGRAPHIE

Vient de paraître, chez Kistemaockers, à Bruxelles, le *Larbin de Madame*, par Paul Bruyssen.

Il fallait une rare dextérité pour oser affronter un sujet aussi délicat que celui indiqué par le titre de ce livre.

M. Paul Bruyssen a résolu, en habile homme, le problème ardu dont il avait audacieusement posé les termes. Son livre raconte un drame conjugal, dont les trois personnages principaux, l'avoué Lourmel, sa femme et le domestique de Madame sont superbement esquissés. Autour de ses héros, l'auteur a placé tout un monde judiciaire ; toute une magistrature de province prise sur le vif, intrigante et rancunière, mesquine et hypocrite. L'œuvre est solidement charpentée. Les événements s'y trouvent analysés, documentés mathématiquement, sans appréciation trop directe des caractères. Pas de réquisitoire ; un impartial exposé des faits, bien groupés autour de l'action principale. Le lecteur pèsera et en tirera la conclusion qui lui plait, suivant sa manière de voir et ses idées intimes. Le *Larbin de Madame* est un livre qui fera son chemin.

La littérature moderne empiète tellement de jour en jour sur les plates-bandes de la médecine, qu'il serait difficile de citer un livre exempt de ce nouveau genre de condiment intellectuel. Néanmoins, je ne puis résister au désir de recommander un volume : *La Chair*, qui vient de paraître chez Kistemaockers, et dans lequel l'auteur, Oscar Métenier, un jeune maître qui débute par un chef-d'œuvre, a mis à nu, d'un hardi coup de scalpel, les causes de tous nos maux, de toutes nos misères. Ce seul mot : *La Chair*, indique les oscillations de l'esprit, de la pensée et du cœur. C'est une étude profonde, vécut, et d'un naturalisme de bon aloi. Quand on a lu ce livre, on le recommande à ceux qui savent penser et comprendre.

Enfin, signalons aussi un livre des plus curieux : *PORNOPHILE* (contes saugrenus). La préface de cet ouvrage (édité avec le plus grand luxe) constitue un virulent plaidoyer en faveur de la liberté d'écrire. — Prix : 40 fr.

CHARADE

Souvenez-vous, ami lecteur, De l'âne du grand fabuliste, Ce qui fit un jour son maître, Au dir-de-cos moraliste, Est d'avoir osé mon entier Gouter à l'herbe mon dernier En mon premier.

ENIGME

Celui pour qui ces vers sont faits Est un signe d'amour aussi bien que de pain, Un avant-goût d'un plaisir plus solide Il se pratique en tout cet univers ; Mais, quoique la mode décide, Je ne saurais l'aimer qu'entre sexes divers. Les peuples méridionaux, Qui ne veulent point de rivaux, En font un crime punissable ; Mais nous, mieux avisés, ne l'estimons pas tel, Et, pourvu qu'il n'ait rien qui le rende blâmable, Nous le jugeons civil et non pas criminel. Philis, si vous avez de la peine à comprendre, Ce que par écrit je veux faire savoir, Dès que j'aurais le bonheur de vous voir, Ma bouche pourra vous l'apprendre.

Le Sphinx.

SOLUTIONS DU NUMÉRO PRÉCÉDENT
Charade.... Boisson.
Anagramme Sombre — Ombres
ONT TROUVÉ LES SOLUTIONS :
Niania et Cana. — Serpent. — Valjesu. — Une énamourée. — Deux entités. — Un nain connu.

PETITE CORRESPONDANCE

Légitime. Merci, utiliserons. — Henri Jacquier. A-t-elle été bonne, style laissé à désirer. — Niania et Kana. Mille excuses, y v-illerons dorénavant. — C. V. X. Marci. — Trez. Utiliserons. — Deux abonnés. Acceptons avec plaisir. — Ricard. M. de Chandieu est visible tous les jours. — Fra Diavolo. S'ignez n'acceptons pas les écrits anonymes. — Asmodée. Donnez adresse, écrivons.

Consultations Médicales
TOUS LES JOURS
De 9 heures à 12 heures du matin
Par deux Médecins spécialistes
Lyon, 18, Cours de la Liberté, Lyon



Consultations Gratuites
LES LUNDIS, JEUDIS, aux MÊMES HEURES
Et le DIMANCHE de 9 h. à midi
MALADIES NERVEUSES — MALADIES SECRÈTES
MALADIES DE LA PEAU
ANÉMIE, CHLOROSE, LANGUEUR
HÉMORRHOÏDES
MALADIES DES YEUX, DES OREILLES ET DU LARYNX

CHOCOLATS & CACAOS
Supérieurs
C^E D'ORIENT
PRE LORAS & C^E
5, r. Gentil, r. Neuve, 6
22 Variétés de bonbons chocolat pour cadeaux, desserts et soirées
BOÎTES DE LUXE ET ARTISTIQUES

MAISON D'ACCOUCHEMENT
M^{LE} JEANNIN
Sage-Femme Jurée
TIENT DES PENSIONNAIRES
SOINS ASSIDUS, DISCRETION
Consultations et Renseignements
PAR CORRESPONDANCE
3, Rue de la Platière, LYON

TEINTURE INSTANTANÉE
Pour Cheveux et Barbe pour toutes les nuances, sans lavage ni préparation, trois fois mélangé par le Jury médical.
GALLIN-MARTEL, chimiste-inventeur, rue Quatre Chapeaux, 16 et 17, à Lyon, chez tous les coiffeurs et parfumeurs.
Envoi franco contre 11 fr. 50. Le 1/2 flacon 6 fr. 50
EAU SUÉDOISE POUR BLONDIR LES CHEVEUX

CARTOMANCIE
M^{ME} HUMBERT reçoit tous les jours de 8 à 11 heures et de 1 heure à 9 heures du soir.
Traite par correspondance
FABRIQUE DE
PAINS D'ÉPICES
BISCUITS DE REIMS ET PATISSERIES SÈCHES
HORS CONCOURS A L'EXPOSITION INTERNATIONALE, NICE 1884
NINOT
LYON. — Rue d'Enghien, 20. — LYON

ASSOCIATION LYONNAISE POUR LE
PLACEMENT D'EMPLOYÉS ET DOMESTIQUES DES DEUX SEXES
20, quai Saint-Antoine, 20
44, rue Mercière, 44
7, rue Constantine, 7
4 rue Lanterne, 4
LYON. — Place des Célestins, 1, au 1^{er}, rue de Savoie, 10
Une seule inscription suffit pour tous les bureaux
Les Maîtres sont servis promptement
VENTE ET ACHAT DE FONDS DE COMMERCE

MALADIES CONTAGIEUSES
NI COPAHU !!! NI MERCURE !!!

Guérison instantanée radicale
PAR
L'INJECTION BARRAJA | BOLS ANTIBLENNORRHAGIQUES
Vraie infallible, hygiénique, préservatrice
Au Bol d'Arménie, toniques et dépuratifs
PRIX DE CHAQUE PRODUIT : 4 FRANCS
LYON — 115, Cours Lafayette, 115 — LYON

FABRIQUE DE LINGERIE
GROS ET DÉTAIL
V^E MAZIRA
GROS ET DÉTAIL
19, Cours Gambetta - LYON - Cours Gambetta, 19
Articles de blanc, Trousseaux et Layettes, Mouchoirs de poche chollot et fantaisie, Broderies, Dentelles, Rubans, Velours
SPÉCIALITÉ DE BONNETS, COLS ET PARURES
COMMISSION — EXPORTATION

A LA PETITE MIONNE
LYON - Rue Terme, 21 - LYON
SUCCURSALE : Rue de la Barre, 21
ANGLE DU QUAI DE L'HOPITAL
CHAPEAUX GARNIS POUR DAMES
FILLETES ET GARÇONS
FLEURS ET PLUMES
Arbustes pour Salons
COIFFURES POUR MARIÉES
FOURNITURES P^{re} DAMES
Depuis 3 fr. 60
Seule MAISON vendant au DÉTAIL le prix du GROS

Place St-Nizier, rue Mercière toute la rue des Bouquetiers
Ancienne Maison
MOUTH
Aujourd'hui et jours suivants
GRANDE MISE EN VENTE
DE
Confections, Costumes, Rotondes fourrées, ventre et dos de gris, Jupons, Robes de chambre, Matinées, Lainages, Nouveautés, Draperies, Flanelles, Tapis, Blanc, Toile, Rideaux, Services de table, Couvertures, Couvre-pieds, Châle des Indes, Français et tartans, Deuils, Soieries, Foulards, Fourrures, Parapluies, Articles de Paris, etc., etc.
OCCASIONS EXTRAORDINAIRES
TAPIS DE TABLE haute nouv., 1^{re} 30 c., à 7,50
DRAP BOUCLÉ noir et coul., larg. 1^m40, à 2,75
FOYERS moquette Jacquard, larg. 0,35 sur 1^m55 à 7,50
COUVRE-PIEDS piqués ouatés, cachemire, à 5,50
BOUCLÉS nouveauté pour robes, à..... 1
REDINGOTES Drap nouv., pure laine, à... 12
JAQUETTES ASTRAKAN forme nouvelle, à 22
ALBUMS PHOTOGRAPHIQUES Affaires exceptionnelles
A tous nos rayons, une grande quantité de Coupes et Coupons seront vendus avec des différences de plus de 50 pour cent.
CORBEILLES DE MARIAGE

M^{ME} CLAUDIA
11, rue Cuvier, au 2^{me}
Avenir par les cartes et la main
SOMNAMBULE EXTRA-LUCIDE
Renseignements sur les maladies
REÇOIT TOUS LES JOURS
11, rue Cuvier, 11, au 2^{me}
LYON
SOIERIES & VELOURS
DETAIL PRIX DE FABRIQUE
SPÉCIALITÉ DE COUPONS
On se charge d'assortir toute étoffe de soie
CAZOT
Rue de la République, 63, à l'entresol
LYON
OPPRESSIONS
Catarrhes, bronchite chronique, vices du sang, guéris par l'Elixir végétal, le plus puissant des purgatifs et dépuratifs. Ordonné avec succès par les médecins.
Dépôt : Pharmacie MACARY, place Morand, 12
Le Flacon : 2 fr. 50

ÉTRENNES
Le Cadeau le plus agréable à s'offrir c'est
L'Express-Graphique E. GRÉ
Joli appareil permettant de reproduire instantanément à l'encre noire indélébile tout écrit, dessin, musique, etc. Ainsi que les gravures des journaux illustrés. Lyon, 10, quai de l'Hôpital, entrée rue Thomassin, 53, au 2^e.

CAFÉ DE LA POSTE
(angle rue Penhièvre) 22, place Perrache (angle rue Penhièvre)
CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX
SERVICE FAIT PAR DES POSTILLONS AUX BRILLANTS COSTUMES
TOUT LYON VOUDRA VOIR CETTE ORIGINALITÉ
22, place Perrache, 22

A L'IMMORTELLE
FABRIQUE
DR
Fleurs et Couronnes Mortuaires
Rue Mercière, au 1^{er}
LYON
MAISON BROGIA
PERLES IMMORTELLES
FLEURS D'ÉGLISE
MÉTAL, PORCELAINE
COURONNES DE PRIX
PLANTES DE SALON
GROS ET DÉTAIL
A L'IMMORTELLE

CHAPELLERIE
Quai Saint-Antoine, 20, Lyon
NOUVEAUX PRIX
NOUVEAUX PRIX
Tout le monde voudra voir ce chapeau feutre très léger, toutes nuances, toutes formes, souples et apprêtés, haute nouveauté de Paris, valant partout 14 francs, au prix de
7 FR. 60
9 FR. 90
Chapeaux de soie haute nouveauté à 7 fr. 60 et à 9 f. 90
ON EST PRIÉ DE NE PAS SE TROMPER D'ADRESSE

LAINES ET COTONS
A TRICOTER ET AU CROCHET
BONNETERIE, LAINE FANTAISIE, SPÉCIALITÉ D'ARTICLES AU CROCHET
DÉTAIL AU PRIX DU GROS
A. ROYANÉ
DÉTAIL AU PRIX DU GROS
LYON — 1, Rue de la Préfecture, 1 — LYON

On demande des COURTIERS pour la publicité Bonnes Remises. S'adresser au Bureau de vente du Journal, rue d'Amboise, 2